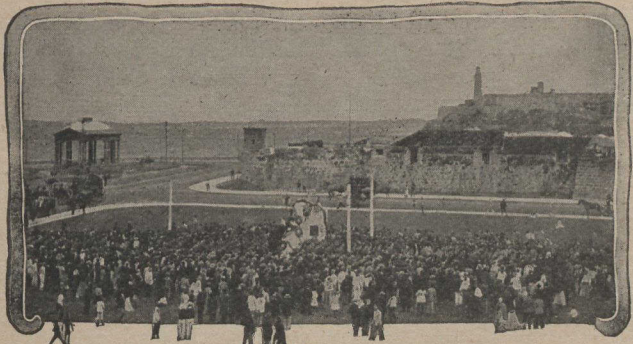




Cette photographie montre le mur où neuf étudiants cubains furent fusillés en 1871 par les soldats espagnols; (au loin la tour du fort Morro).

l'ultimatum insultant d'avoir à donner à l'île une autonomie complète, ou de perdre les bonnes relations avec les Etats-Unis.

L'Espagne, mal engagée, n'eut pas le courage que la France a montré à Fashoda, et préféra la résistance, par orgueil et excès d'amour-propre, confiante aussi dans sa marine qui, au contraire, lui causa les deux plus grands désastres de la guerre.

Les Etats-Unis ont eu ce qu'ils voulaient.

Puisqu'il n'y a qu'à s'incliner devant les faits passés, parlons maintenant du présent.

Tout d'abord, mon impression est que les Cubains s'éveillent d'un rêve, qu'ils commencent à voir que peu de chose est changé au point de vue matériel; qu'au point de vue politique, ils ont un semblant d'indépendance, mais qu'au fond, c'est toujours pareil, et ils se rendent compte qu'ils ont changé leur cheval borgne pour un autre cheval, sinon aveugle, du moins borgne également.

Jusqu'ici les Américains n'ont pas fait grand-chose pour Cuba; cependant, je dois dire qu'il y a de très grands progrès à la Havane sous le rapport hygiène et salubrité publique. On cherche à combattre et à entraver par tous les moyens le terrible fléau de la fièvre jaune, qui désole la Havane pendant plus de six mois par an. Les rues sont arrosées matin et soir avec de l'eau imprégnée de désinfectants. Les maisons où il y a un malade sont surveillées et assainies avec le plus grand soin. Des travaux de dessèchement des marais proches de la ville ont déjà été commencés, et il faut espérer que tous ces efforts auront une heureuse répercussion sur la santé publique.

On s'occupe activement de donner à la ville un service de tramways électriques. Jusqu'ici, à cause de l'exiguïté des rues, on n'avait pas de tramways; seuls, quelques omnibus antédiluviens, trainés par une mule, parcouraient quelques rues. Aussi, la Havane est-elle la ville du monde qui contient proportionnellement le plus grand nombre de fiacres. La course est bon marché, vingt sous, quelle que soit la distance. Toujours à cause de l'exiguïté des rues, les voitures, pour éviter des rencontres, prennent les rues paires quand elles vont vers le port et les rues impaires quand elles en viennent.

Pour en revenir aux Américains, aussitôt la paix signée, une nuée de commis-voyageurs, de commerçants, s'abattirent sur la Havane, et de

nombreux boutiquiers s'installèrent pour écouler des produits américains. Le succès n'a pas couronné leurs efforts, et après avoir essayé pendant une année de vendre quoi que ce soit aux Espagnols de la Havane, ils sont repartis pour l'Amérique. Actuellement, je n'ai plus remarqué qu'un magasin vendant des bureaux, des machines à coudre et à écrire.

Par contre, on voit de nombreux agents de Compagnies de mines, de chemins de fer, de navigation, de trusts, etc. Des quantités de projets ont été étudiés, pour construire des chemins de fer, faire des exploitations agricoles ou autres, mais jusqu'ici on a beaucoup écrit, beaucoup projeté, mais rien n'a été fait et ne sera fait de longtemps, par les Américains du moins.

Tout d'abord, il faut dire que les Américains distingués, riches, viennent à la Havane au mois de janvier et février, pour y jouir du bon climat. Mais pendant le reste de l'année, ils ne veulent pas y mettre les pieds, de peur de la fièvre jaune. Aussi, les fonctionnaires des Etats-Unis dans l'île de Cuba ne sont-ils pas triés sur le volet, et l'on m'a dit que c'était ceux dont on voulait se débarrasser qu'on envoyait le plus vo-



Une allée de palmiers à la Havane

lontiers à la Havane. En ce qui concerne les commerçants, j'ai déjà constaté que ceux-ci aiment bien les besognes toutes faites, et qu'ils n'ont pas, en Amérique, la patience des Allemands ou des Anglais pour créer des affaires qui ne leur rapporteront que plus tard.

Les véritables affaires des Américains sont la spéculation sous toutes ses formes, et aussi les entreprises de chemins de fer. En dehors de ces deux spécialités, le commerce américain est peu entreprenant.

Mais ils ont eu à Cuba les deux produits importants pour lesquels la guerre a été faite: le sucre et le tabac. Déjà depuis fort longtemps, Cuba expédiait aux Etats-Unis la presque totalité de sa récolte de sucre et les trois-huitièmes de sa fabrication de cigares, ce qui, dans les bonnes années, représente une somme de 350 millions pour le tabac.

Maintenant, les Etats-Unis, avec leurs puissants trusts, font aux Cubains les offres qu'ils veulent pour leur acheter leurs produits, et ceux-ci sont obligés de passer par leurs fourches caudines. Aussi, la préoccupation que j'ai remarquée dans les cercles commerciaux était de savoir à quel prix le trust du sucre, dirigé par



Boulevard reliant la Havane au Malecon

le puissant Havemeyer, payerait la récolte cette année.

Heureusement pour eux, les habitants de Cuba sont privilégiés. Leur territoire est le plus riche et le plus fécond du monde. Déjà, petit à petit, se referment les blessures profondes faites pendant la guerre. Les fabriques de sucre se reconstruisent, on refait les plantations et dans peu d'années, je crois que Cuba n'aura plus rien à envier sous le rapport de la richesse publique.

Quant au commerce, je le crois aussi, il ira en augmentant, mais moins rapidement pour les articles américains qu'on pourrait le supposer, à moins que les Etats-Unis ne fassent insérer dans les tarifs douaniers des avantages pour leurs produits, ce qui est bien probable. Mais ces avantages ne feront jamais qu'augmenter l'importation des machines, gros produits d'alimentation et autres spécialités américaines, que la situation des Etats-Unis, à un jour de vapeur de Cuba, leur permettra toujours d'exporter avec plus de facilités que tout autre pays.

Pour me résumer, je crois que les Cubains n'auront rien gagné au changement de régime, à part peut-être quelque illusion de liberté, et que Cuba, par la force même des choses, grâce à sa richesse foncière, que je considère plus grande que celle de tout autre contrée, ne tardera pas à regagner tout le terrain perdu pendant ces dernières années.

* * *

Les photographies qui nous ont servi pour illustrer cet article nous ont été fournies gracieusement par la compagnie du chemin de fer Mobile et Ohio dont les trains font conjointement le service sur Cuba avec la ligne de navigation Munson. Les bateaux partent de Mobile et font la traversée jusqu'à la Havane en 40 heures.

Le voyageur partant de Chicago peut, par exemple, dîner le dimanche soir chez lui, être à St-Louis le lundi matin, à Mobile le mardi, visiter cette ville méridionale si intéressante, prendre le bateau le jour même et faire un déjeuner champêtre sous les palmiers, à la Havane, le jeudi matin.



Le Prado, promenade fashionable à la Havane



L'extérieur du marché Takou, à la Havane